

Pierre-Jean Tedde

A demeure

pour A.S.K.

«... Syntaxe de l'éclair ! ô pur langage de l'exil !
Lointaine est l'autre rive où le message s'illumine...»
Saint-John Perse

Partage d'amnésiques torpeurs
où les écumes bêlent et refluent

seras-tu le roucoulement de la douleur
niché parmi les caches du temps confondu

Sol natal, mesure insigne
d'une pesanteur où gît la parole

entre la mémoire et le signe
l'affût et l'envol

Seras-tu le destin
ou le geste qui s'agace

comme en d'impalpables mains
puisant le plein espace

Jusqu'à l'invisible lignage
d'arpents de détresse

faut-il que nous soyons sans âge
pour que tu nous laisses

Et pourtant des lieux se sont ouverts
aux approches de nos pas

et nos mains tendues à la lumière
ont soutenu nos bras

Quand plein de tout souci
le sol naît en poussière
c'est de nous qu'il s'emplit
comme pour mieux se taire
sachant que tout murmure
éloigne de soi et le dicible
et la proche imposture
de tout ce qui est possible
Et pourtant nous fûmes cette musique
frottée contre le durcissement des voix
et l'amour arboré, magnifique
quand le grain de notre peau leva
Où le monde commence-t-il dans l'invisible
quand tout semble y séjourner
de cette frontière sensible
comment s'en dégager
puisque de ce qui se voit
nous sommes le cadre pur
comme un peintre dont le doigt
montrerait la simple épure

3

Mais les pas qui s'apprêtent
à dépasser le silence
et le temps qui s'arrête...
avec quelle vraisemblance
Nous voulions nous traverser d'un poids égal
sans qu'aucun de nous ne tombe
sans qu'à ce même mal
l'autre jamais ne succombe
Combien de fois nos corps se sont pliés
l'un contre l'autre
Aux bouches closes la lettre fut scellée
et tout le silence fut le nôtre

Les vents et les pierres parlent
pour notre rémission
ils nous portent en aval
pour que nous recommencions
Mais tu ne sens plus l'immobilité
de mes mains envahir ton sommeil
et quand tout sur toi était arrêté
je laissais encore rêver le soleil

4

Quand le vent forcit dans le soir
et que s'élargit le littoral
les mots semblent eux aussi
faits pour mieux te voir
Mais qui dira dans l'apparence
la part qui t'est faite
si ce n'est pas la suffisance
des lieux qui t'arrête
Mais ton haleine fériale
et mon souffle assoupi
comme ta voix est patiente
dans tout ce que je dis
Comme un immense miroir
en lequel le silence se jette
alentour n'est plus que mémoire
où l'oubli se reflète
Tout le paysage avance
les maisons se rapprochent
je ne sens plus l'impatience
de l'hôte sous le porche

5

Les fumées s'enlacent
à l'orée de la nuit

et la buée que j'efface
reprend tout ce que j'ai dit

L'espace glisse en dehors
comme un mourant

et la nuit est un mauvais sort
jeté sur le présent

Ton corps était-il autre chose
que conjuration faite à la terre

une forte senteur éclose
de tant de silences offerts

autre chose qu'un corps de femme devant
la puissance de dire et la vie et la mort

que des bras se refermant
comme en pétales sonores

sur le bruit que fait la saison
dans ses premiers balbutiements

et sur les pas rapides que nous faisons
dans le grand mûrissement

Tu ressembles à l'île farouche
qui me destina au vertige

et dans tout ce que je touche
c'est un malheur qui se fige

6

Que savais-tu des remparts
qui s'érigent en songes

et de tous les départs
que la mer prolonge

Les vents s'échangent
sous un ciel de faïence

tant de désirs étranges
sous tant de silences

et la solitude inchangée
qui fait face

comme habitée
par le pur espace

Tes mots sont restés mûrs
sous la treille nue

Qui est encore sûr
que tu sois venue

Tes mots sont restés durs
dans la chambre fermée
et la blancheur des murs
témoigne, comme hallucinée

7

Qui pourra dire combien la terre
invoque l'absence

combien dans tout ce qui peut se taire
elle choisit son silence

Diseuse qui s'avance dans la mer
essuyant de ses vents

les ports et les débarcadères
sa parole revient avec le temps

On cache au monde ce que personne
ne peut voir

la mort que l'on pardonne
à force d'aimer, à force d'y croire

Beaucoup de mots
sont trop tôt ouverts

quand le corps se clôt
comme un désert

Trop de noms ignorés
brûlent encore

Tant de pays parés
de la même aurore

74

8

Le silence monte
mais seulement l'espace

le raconte
et le déplace

Appeler, pour mieux sentir
que l'on est

soi-même matière à dire
comme en arrêt

comme pour être repris
du plus silencieux

sans que ne soit dit
d'où vient l'aveu

La terre s'apprend
et le nom laisse

après lui un temps
une pause qui blesse

Suis-je seulement porté
au cœur comme un passant

à mon tour avorté
par le jour glissant

9

Qui délimita dans le paysage
tout le poids sous ses pas

et le sable dans le passage
soulevé, qui le découpa

Le vent, la lumière
tout est trop près

et trop contraire
pour être vrai

Et le visible conquis
à quelle fin

Sur quoi et sur qui
pose-t-il ses mains

Je m'étends à la fenêtre
pour me laver de ma nuit

pour sentir dans mon être
le sang qui sèche, le sang qui durcit

Qui destine et qui reçoit
un amour suffisant

en quelles mains se façonne l'émoi
d'être un présent

10

La terre semble s'être levée
en même temps que la mer

la nuit n'est point fêtée
mais plutôt le mystère

Une ellipse splendide
délivre l'azur

de ses couleurs liquides
elle en ôte la césure

Je sens encore en moi
ton chant immaculé

comme un vide ou un poids
qui semble hésiter

Je te sens comme un lest
sur mon corps nu

tes yeux restent
dans mon regard soutenu

Ta voix n'est plus sortie
et la maison s'est close

dans la psalmodie
des choses

76

11

Ton corps s'est tu
sur le mien

comme un silence abattu
par le dieu qui vient

Ton corps ne serait-il
qu'un lieu détourné

un signe mobile
dans le rythme sacré

Tu ne serais pas autre que celle que je nomme
si tu n'avais vu le soleil gisant

des pierres à hauteur d'homme
quand l'après-midi en se taisant

fait monter d'innombrables prières
sur la ville blanche

comme un cadavre de pierres
sur lequel on se penche

Tu ne serais pas autre que celle que j'aime
si tu n'avais emporté le lieu

qui hors de tout espace même
abolit la distance et rapproche un peu

12

Savais-tu que soleil et mer
sont deux faces terribles

deux lèvres pour se taire
sur l'invisible

Comme un dernier profil
qui s'étire

la lumière d'avril
accentue la côte et se retire

Entre ciel et terre demeurent
des promesses qui se sont tues

Parmi les vents qui affleurent
nos deux visages ont tenu

Toujours entre deux paroles
nous avons vécu

et peut-être sur ce sol
n'avons-nous rien vaincu

Au poids qui adjuge
les jours sans prévision

nous avons pris refuge
pour l'ombre et la saison

13

Ne serions-nous que figures
appuyées contre la clarté des mots

nous avons la farouche allure
dans les yeux vifs et beaux

de tous ceux qui passent
et ne reviennent pas

car il n'est pas d'espace
plus noble que celui de la voix

Saurons-nous quel visage
le rival prit en nous

pour faire le partage
qui dépossède de tout

Les mots échangés
sont lieux inséparables

en eux reste inchangé
le bourdonnement des sables

et la pesanteur
qui les rend fragiles

en fait des demeures
des sites d'exil